

1 – Hier on vous sentait angoissée. C'était palpable, concret. Pourquoi cette angoisse ? La peur de décevoir ? La peur de ne pas être à la hauteur des 250000 ex imprimés ?

Pendant plus de deux ans, j'ai vécu une double vie. Une vie « extérieure », de maman, de fille, de sœur, d'amie, de parent d'élève, de ménagère (hum...), de... que sais-je encore... mais ce n'était que la partie visible de l'iceberg. L'autre, « l'intérieure », était une vie d'obsession, de rêveries, de recherches, de trouvailles, de doutes continuels et de petites victoires quelquefois... Je parlais à des gens qui n'existaient pas mais qui, pourtant, me semblaient aussi vivants que mes propres enfants. J'étais avec eux. J'étais eux. Dans leur tête, dans leur corps, dans leur enfance, dans leurs amours, dans leur vie... Il se trouve que je ne raconte rien, ni ne montre rien de mon travail, à personne, et jusqu'au point final. Donc oui, la partie immergée de l'iceberg était bien solitaire...

L'angoisse que vous avez perçue l'autre jour était « palpable » comme vous dites, parce que d'une part, je suis en plein « deuil » de ce monde invisible et que mes personnages me manquent *physiquement*, d'autre part, parce que j'attends le verdict des lecteurs. Verdict qui dira à peu près : Oui, cette vie de fantôme valait la peine d'être vécue, ou : Non, ce n'était que du tricotage de méninges et ces gens, que tu croyais être si vivants, ne le sont pas tant que ça...

Le succès de mes livres précédents ne me rassure pas. Bien au contraire. J'ai l'impression à chaque fois de débiter et de tout devoir réapprendre. Bon accueil ou pas, bonnes ou mauvaises critiques, il me faudra plusieurs mois pour me sortir de cet état de flottement et, pour dire la vérité, je recommencerai à vivre plus légèrement quand j'aurai une autre histoire en tête... Bref, de la matière pour rêver encore...

2 – Comment avez-vous fait pour rester en prise directe avec la vie. La vraie vie. Malgré le succès, la notoriété et l'argent ? C'est ce que je me demandais en vous lisant cette nuit. C'est étonnant. Ce sont peut-être vos enfants qui vous aident à cela. Ou le fait d'être restée à Melun ?

Le succès, la notoriété, l'argent, tout glisse sur moi comme sur les plumes d'un canard. Concrètement, je mène une vie matérielle facile, je gâte beaucoup les gens que j'aime et ce n'est pas un drame s'il faut changer la chaudière ou l'embrayage de la voiture, mais pour le reste, rien n'a changé dans ma vie quotidienne. Je fais le pitre avec mes enfants, je ricane avec ma sœur, j'ai toujours une maison bien remplie et je lis des livres écrits par des gens beaucoup plus doués que moi...

Prenez Picasso, même riche à millions, ce qui était important, urgent, pour lui, c'était : Comment vais-je représenter cette femme dont je viens de tomber amoureux ou quel animal bizarre vais-je inventer avec l'armature en fer de ce bouchon de champagne ou cette selle de bicyclette ? C'était ça, sa vie. Bien sûr, il n'est pas question de me comparer à lui, et j'ai du mal à accepter cette appellation « d'artiste » qui me semblerait un peu trop... vantarde, mais je suis comme lui :

c'est ce qui reste à inventer qui m'obsède et si je suis « en prise directe avec la vie quotidienne », c'est parce qu'elle est mon matériau, ma boîte à outils...

3 – En une vingtaine d'années, le langage a changé. On parle aujourd'hui, dans toutes les classes de la société, chez les branchés, au marché, au supermarché et même chez les catho de façon grossière. Bien sûr vous parlez comme ça et vos héros aussi. Moi aussi, d'ailleurs et ça agace mes petits-enfants. Les vôtres sont-ils agacés de ce qu'on appelait autrefois des gros mots ?

Il y a des gens qui ne disent jamais *fait chier* mais qui sont extrêmement vulgaires et d'autres au contraire, qui s'expriment comme des charretiers et qui ont un cœur d'or. J'adore cette tirade de Cyrano : « Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances... »

À un moment, dans « La Consolante » mon héros se tourne vers la femme qui commence à lui détraquer le système nerveux et lui demande : « Dites-moi... Vous n'auriez pas un putain de sale caractère par hasard ? »

En me relisant, je me suis dit que peut-être, je m'étais trompée... puisqu'il est lui, très bien élevé et plutôt classieux. J'ai essayé « fichu sale caractère » ou « foutu sale caractère » mais non... ça ne marchait pas. Cette question était posée sur un ton plein d'humour et de tendresse et il me semble que le lecteur, à ce moment-là de l'histoire, comprendra que ce terme était en réalité une forme de pudeur...

Mais, évidemment, mes enfants n'ont pas le droit de dire de gros mots ! Je leur demande de les garder pour la cour de récréation... Mon fils (12 ans) traite sa sœur de « petit crotale » ou de « crotale nauséabond ». Je les reprends quand ils disent « c'est qui qui... » ou le « pull à Bidule » mais un gros « Merde ! » qui tombe avec l'assiette, ce n'est pas très grave.

4 – Avez-vous le sentiment d'être rassurante ? Je m'explique. En prise directe avec la vie, et avec le langage, dans un monde que d'aucuns disent désespéré, vous faites renaître de l'espoir. En avez-vous conscience ? Moi par exemple je suis heureuse de comprendre un peu mieux mes filles grâce à vous.

Je n'ai pas le sentiment d'être quoi que ce soit mais quand je vois quelqu'un qui lit l'un de mes livres dans le métro et qui soudain, relève la tête paniqué, en se demandant à quelle station on est, cela me rend heureuse. Je ne cherche pas à rassurer les gens, je veux juste mettre un peu de bazar sur leur ligne habituelle...